

Pierre-Olivier Lécho, prédication à l'Oratoire du Louvre, 28 février 2021. Face à la vague (Matthieu 8,23-27).

I.

Prendre la mer, chers frères et sœurs, est chose aisée. Affronter la tempête ne l'est jamais. Larguer les amarres, s'embarquer pour de nouveaux horizons, appréhender le cœur plein d'espérance les vastes étendues marines emplies d'embruns, ce sont là des expériences grisantes qui nous font nous porter au devant des événements avec le sentiment d'une plénitude sans pareil. Ce n'est donc pas sans raison que, dans sa correspondance avec Freud, Romain Rolland parlait du sentiment religieux comme d'un sentiment « océanique ».

Et il est bien possible que la traversée entreprise nous permette d'accomplir ce je ne sais quoi qui, au fond de nous, nous appelle à saisir la vie à pleines mains, comme le marin se saisit des cordages du gréement de son bateau lancé sur l'onde heureuse d'un espace infini et baigné de soleil. Il n'est même pas à exclure que la vague nous ramène sans cesse vers elle avec en nous, plus que le désir, le *besoin* de prendre la mer parce que la terre « nous brûle les pieds » – comme l'écrivait Herman Melville.

Oui, prendre la mer est aisé. Mais affronter la tempête ne l'est pas. Certes, faire l'expérience de l'ouragan n'est pas une nécessité. Nombreux sont les passagers de navires d'agrément à n'avoir jamais connu plus qu'un petit tangage que seul le voyageur inexpérimenté trouvera angoissant. Mais le marin de profession, le pêcheur de haute mer, le capitaine au long cour, l'officier de quart, lui, *sait* que derrière quelques vaguelettes accompagnées de nuages gris peut se cacher le pire des tourbillons et qu'il faut s'y attendre. Et c'est d'ailleurs parce qu'il sait ce dont la mer est capable qu'il la craint et la respecte.

Notre temps, avec ses progrès de toutes sortes, nous a fait quelque peu oublier que la mer fut et demeure non seulement un gouffre mortel mais aussi ce lieu au cœur duquel nos espaces humains les plus profonds peuvent se retrouver soudainement dévoilés, comme mis à nus au passage d'une tempête emportant tout derrière elle. Car cette expérience de la tempête qui emporte tout sur son passage et broie le frêle esquif dans un fracas assourdissant, c'est, pour beaucoup d'entre nous, l'expérience de la vie elle-même, le fruit de notre traversée de l'existence.

Nos vies sont comme autant de navires « glissant sur les gouffres amers » (Charles Baudelaire) et ne mesurant pas combien l'existence peut, tout à coup, se retrouver démontée par une brise se changeant en bourrasque destructrice. Combien d'entre nous se sont lancés dans un mariage, dans un emploi ou dans une cause avec la joie du matelot chantant le départ pour voir leur fier trois mats sombrer, brisé par une lame inattendue ou au contraire rompu sur les rochers du quotidien. Combien d'entre nous voient leurs existences, voguant naguère à leur rythme de croisière, désormais ballottées par les conséquences d'une pandémie dont nous pouvions peut-être entre-apercevoir les nuages annonciateurs mais dont nous ne pensions pas qu'elle nous heurterait, nous, vous et moi, si vite et si violemment. Et combien d'entre nous n'ont-ils pas vu leurs proches perdus corps et âmes, engloutis par cette vague ultime qui, violente ou douce, finira par nous emporter tous – celle de la mort. Oui, prendre la mer, s'engager dans la traversée de la vie est chose aisée. Mais affronter la tempête ne l'est pas.

II.

Ce n'est pas pour rien qu'au cœur du XVI^e siècle, le réformateur suisse Ulrich Zwingli appelle Dieu à prendre lui-même « la barre en main », ainsi que nous l'avons chanté, et même si, dans le texte original allemand de ce cantique, il n'est pas question d'une « barque » mais bien d'une « voiture » (*Wagen*). Les traducteurs de son cantique en français ne se sont cependant pas trompés car c'est probablement bien à l'épisode de la tempête apaisée et au cri des disciples (« Seigneur, sauve ! » – *Herr, hilf!*) que faisait référence le pasteur de Zurich lorsqu'il écrivit ce qui représente encore, pour les Eglises de Suisse alémanique, le pendant helvétique du choral réformateur « C'est un rempart que notre Dieu ».

C'est d'ailleurs une lecture aussi ancienne que l'Église elle-même que de la comparer à une barque en danger, puisqu'on retrouve déjà l'image du *Navis Ecclesiae*, du « navire de l'Église », chez un auteur comme Tertullien, à la toute fin du II^e siècle de notre ère. Mais c'est surtout l'un des sens probables que Matthieu, dans son adaptation du récit de Marc que nous avons lue ce matin, a voulu mettre en évidence en insistant, d'abord, sur le danger qui menace la barque (« prête à être recouverte par les vagues »), avant de se préoccuper du sort des disciples en un temps où, probablement, sa communauté était menacée de persécutions.

Mais, au-delà de ce sens ecclésiologique si fort, c'est bien celui que l'expérience de la tempête peut éveiller en chacun de nous qui se trouve au cœur du récit tel que Matthieu le reprend de l'évangile de Marc. Car si c'est bien la barque de l'Église qui se voit mise en danger, la peur que ce danger soudain suscite est bien celle des disciples, pris chacun pour lui-même. Une peur que Matthieu, d'ailleurs, décrit sans s'embarasser de vraisemblance en ne parlant pas de « tempête » mais bien d'« un tremblement de terre » – *seismos*, en grec. Ce que Matthieu veut, je crois, nous dire ainsi, c'est que, par delà le risque immédiat qu'une tempête peut faire peser sur l'existence des marins, toute vie, parce qu'elle est vie, se trouve menacée par un ébranlement, un renversement voire un effondrement. Cette tempête dont il est question, ce n'est pas seulement celle qu'expérimentent les disciples – c'est celle qui peut renverser les certitudes de toute époque, de toute communauté et de tout individu. Ce dont il est ici question, c'est bien de *notre* Église, de *nos* certitudes et finalement de *notre* manque de foi dans la tempête de *notre* temps.

« Prend Seigneur la barre en main » nous dit le cantique de Zwingli. C'est ici, sans doute, que se révèle une différence notoire entre le chant réformateur et le récit de la tempête de Matthieu. Car celui auquel on appelle Zwingli, c'est le Créateur de toutes choses, le Dieu providentiel qui, comme l'écrivit Calvin, « tient en sa main le gouvernail du monde ». Or, dans notre récit, c'est à Jésus qu'en appellent les disciples, c'est-à-dire à un homme de chair et d'os, de surcroît présent sur le navire. Pour eux, le Sauveur n'est pas au ciel, commandant les éléments tel un *deus ex machina*, mais bien sur la barque elle-même, juste là, à côté d'eux. Or, même s'ils le supplient de les secourir (« Seigneur, sauve ! »), les disciples ne le voient pas comme ils devraient le voir – comme nous-mêmes, nous pouvons ne le voyons pas forcément comme il faudrait le voir.

Pierre-Olivier Lécho, prédication à l'Oratoire du Louvre, 28 février 2021. *Face à la vague (Matthieu 8,23-27).*

C'est que la peur des disciples, chers frères et sœurs, cette peur qui les aveugle, c'est la peur ultime, celle qui nous saisit toutes et tous un jour ou l'autre comme elle peut d'ailleurs nous habiter tout au long de notre vie : la peur de la mort. Et de ce point de vue le « Seigneur, sauve ! » des disciples, qui renvoie probablement lui-même à un hymne chanté par la communauté de Matthieu, est lourd de sens, puisqu'il s'agit d'un appel adressé à Christ pour qu'il nous sauve du danger ultime : celui de notre propre disparition.

Alors que ce péril menace d'engloutir corps et âme les disciples et leur barque, Jésus, lui, dort, d'un sommeil qui n'est pas celui de l'inconscience, mais bien celui de la confiance. Et s'il se réveille, ce n'est pas comme tout capitaine dont le navire serait pris dans la tourmente pour se précipiter sur la passerelle et se saisir de la barre. Non, Jésus, lui commence par s'adresser à ses disciples. Or, ici encore, un étonnement nous attend : Jésus ne les rassure pas, mais leur adresse un reproche : « Pourquoi avez-vous peur, hommes de peu de foi ! » Avant de penser à sauver le monde qui sombre, Jésus rappelle aux disciples de se sauver eux-mêmes. Et de quoi ? D'eux-mêmes, de la tentation de l'abandon, du désespoir – du manque de foi ! Le bibliste allemand, Adolf Schlatter, décrivait finement ce sentiment que Jésus met ici en cause comme « le contraire de la foi à l'intérieur-même de la foi ». La fin de la tempête et le retour au calme est donc bien loin de représenter une victoire pour les passagers du navire car si la nature elle-même obéit à Jésus et s'apaise, la foi des disciples, elle, ne semble toujours pas revenue au calme.

III.

Face à la tempête, ce que les disciples éprouvent, c'est au fond la tentation du marin pris dans l'œil du cyclone : celle de la dérive. La tentation est grande, en effet, face aux éléments qui se déchaînent, de se sentir impuissant et de se laisser aller. On peut aussi, bien sûr, se réfugier dans le déni ou accuser les éléments, la météo défavorable, l'impréparation de l'équipage ou encore un matériel défaillant. Toutes ces réactions sont autant de possibilités auxquelles, face aux événements, face à nos échecs ou face à la mort elle-même, nous pouvons être tentés de céder un jour. Mais aucune, pourtant, n'est la réponse que Jésus attend de ses disciples – ni de nous. Chacun de nous ne peut en effet se dérober, à l'heure où grondent les vents et lorsque la mer enfle : nous sommes tous *embarqués*, embarqués dans la vie avec ses heurts et ses malheurs, embarqués dans une existence qui nous est donnée et que nous n'avons pas choisie, embarqués sur un navire, dans une famille, une société, une culture qui n'est pas le fruit de notre choix mais un *donné* qui nous est en quelque sorte imposé. Et même la côte en vue, le havre à portée de navigation, nous sommes en mer et pouvons nous retrouver pris dans une tourmente qu'il nous faut affronter. Que nous le voulions ou non, le port est derrière nous et notre destination n'est pas encore atteinte. Que nous le voulions ou non, avec nos forces et nos faiblesses, nous sommes face à la tempête et nous trouvons sommés, *requis* de faire front.

Chez Matthieu, cet appel à faire front s'incarne dans la nécessité de *suivre* Jésus (*àkolouthèd*, en grec). Suivre Jésus, ce n'est pas d'abord faire ce qu'il enseigne de manière aussi mécanique qu'irréfléchie, comme s'il s'agissait d'appliquer un règlement de fonctionnement de l'existence. C'est ressentir, au

plus profond de notre être, le besoin de se saisir de ce qui nous est donné avec la conscience que si nous sommes bel et bien embarqués, nous ne sommes pas embarqués *seuls*. Voilà pourquoi Jésus s'en prend aux disciples : ces derniers n'ont pas saisi, il n'ont pas *vu* que sur la barque menacée par la tempête, face à la vague, il n'étaient pas seuls mais qu'un *Autre* était présent, *avec eux*. Ils n'ont pas vu que, sur cette barque ballottée par des flots démontés, un *Autre* était là, celui-là même qu'ils avaient suivi, avec lequel ils avaient embarqués et dont ils espéraient tant.

Était-ce le capitaine de la barque, celui qui, au fond, sait que son navire passera outre et le dirige avec assurance vers son port d'attache ? Non, celui dont il est ici question, n'est qu'un simple passager parmi les passagers, mais un passager qui, le moment venu, sait parler aux disciples pour leur rappeler qu'il est là et que la peur n'est pas la réponse à la menace de la submersion.

Ce que nous dit le récit de la tempête apaisée, c'est que, face à la vague, au cœur-même de la tempête de la vie, nous ne sommes pas seuls. Il y aura toujours quelqu'un avec nous. Ce quelqu'un n'a pas de visage précis, pas d'identité qui nous permettrait de le reconnaître avec assurance – il est ce « Tu » qui, au détour d'une rencontre, d'une lecture ou d'une expérience profondément humaine vient nous dire, comme le Christ de Matthieu à la fin de l'évangile :

« *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps* » (Mt 28,20b).

Ce que l'évangile de Matthieu nous dit aujourd'hui, ici et maintenant, c'est que quel que soit notre destin, quelles que soient les tempêtes que nous aurons à affronter et desquelles, peut-être, nous ne ressortirons pas indemnes, nous ne sommes pas seuls. Ce qu'il nous est annoncé, c'est que où que nous devons aller, quelles que soient les vagues qui nous frapperont et peut-être nous engloutiront, nous ne sommes pas seuls mais que quelqu'un est *déjà là*, avec nous, tout près, pour nous rappeler toujours et encore que la seule chose susceptible de nous permettre de faire front, c'est l'amour dont Jésus a été et demeure le symbole divin. Voilà pourquoi il vaut la peine de se souvenir de cette merveilleuse strophe du cantique de Zwingli et de tenter d'en vivre, dès à présent :

« *Aimons mieux de jour en jour ; notre force est dans l'amour, Et le Tien, Seigneur, ne peut changer* » (Louange et prière, N° 310).